

# TOUT BAIGNE, enfin presque !

## Avant Propos

Bien évidemment, tous les faits relatés ici ne sont que pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence. Mais la coïncidence, parfois...

## Prologue

Dans une vaste pièce, dont la décoration devait dater du début du siècle dernier, se tenaient cinq hommes. Quatre de ces hommes, silencieux, étaient engoncés dans de larges et profonds fauteuils de cuir alors que le cinquième, pantalon noir au pli impeccable, veste blanche immaculée et nœud papillon en velours rouge, portait de la main gauche un plateau sur lequel étaient disposées plusieurs bouteilles. Il venait de proposer à boire aux trois premiers et finissait par le maître de maison.

- Pour Monsieur, un Chivas ?
- Oui, Serge. Ensuite vous apporterez les cigares et vous nous laisserez.
- Bien Monsieur.

Dès que le serviteur eut fermé la porte, les conversations reprirent.

- Jean-Michel, vous pensez vraiment que nous avons fait le bon choix ?
- Oui Claude, je le pense. Il est, de toute façon, trop tard pour revenir en arrière.
- Mais ce type est une guenille, il est inculte, il parle comme un loubard de banlieue, il est nul en économie, il est brouillon, il n'a aucune consistance. En bref, il n'a rien d'un Président de la République.
- Qu'est-ce qui nous importe ? Que nous ayons un Président à la hauteur de sa tâche mais totalement étranger à nos intérêts ? Ou bien, un homme qui, en ce moment, fait un tabac dans l'opinion publique et qui sera entouré, lorsqu'il sera élu, d'un nombre important de conseillers dont la plupart seront cooptés par notre petite assemblée ? Vous m'avez fait confiance jusqu'à maintenant. Je vous demande de me garder cette confiance encore quelques semaines. Dans deux mois, tout sera joué. Et alors nous allons pouvoir donner libre cours à nos ambitions les plus folles.
- Sans que l'opinion ne s'en émeuve ?
- Charles, tu sais très bien que l'opinion, Claude s'en charge en grande partie.
- Claude ne dirige pas l'ensemble des médias du territoire.
- Plusieurs chaînes de télévision et de stations radios, soit directement, soit indirectement, plusieurs journaux quotidiens, hebdomadaires et mensuels, ça fait quand même un sacré nombre de citoyens touchés par l'information diffusée par son groupe. Quant aux chaînes publiques, une fois notre candidat au pouvoir, elles s'aligneront sur la position officielle. Le peu d'informations issues des autres moyens de communication sera négligeable. Et puis, il faut bien un peu d'opposition, sinon notre champion serait taxé d'autocratie, ce qui n'est pas souhaitable en interne, mais

qui serait surtout très préjudiciable à nos relations internationales. Et nous avons besoin d'une grande liberté de mouvement à l'étranger.

- Je possède aussi quelques titres intéressants en Europe, précisa celui qui avait été appelé Claude.

Le dernier homme avait jusque-là écouté sans participer à la conversation. Il leva son verre :

- Je bois à notre victoire, qui ne fait aucun doute. Le seul réel problème, me semble-t-il, n'est pas l'installation de notre petit homme sur le trône, mais comment allons-nous le déloger une fois qu'il s'y sera bien installé. Car lorsque nous aurons mis en place et confortablement établi, nos diverses activités, nous n'aurons plus besoin de ce pantin prétentieux. Il y a un moment où il va devenir plus gênant qu'utile.
- Tu as raison, Jean. Je situe cette époque dans environ trois ans. Nous aurons tous eu largement le temps d'orienter nos affaires en fonction des nombreuses et avantageuses dispositions que le gouvernement, sous l'impulsion frénétique de notre Président, aura fait voter. Il faudra alors calmer ses ardeurs, car s'il n'a pas la carrure d'un grand homme, il en a la fougue et l'ambition. Nous lui laisserons le choix entre deux possibilités : soit il s'aperçoit que sans nous il n'est rien, il continue à nous laisser mener la barque et nous le laissons continuer à se prendre pour le roi de France, soit il prétend s'affranchir de notre tutelle, et nous lui faisons prendre une phénoménale raclée à la prochaine élection.
- Dans cette seconde hypothèse, nous laisserions donc un candidat de l'opposition prendre la présidence ?
- Peu importe. Si chacun de nous a bien profité de ces cinq années de liberté totale pour consolider son empire et opacifier ce qui doit l'être, alors nous aurons trente années de vie tranquille et prolifique devant nous. Jamais, depuis bien avant la guerre, nous n'aurons été dans une dynamique aussi favorable. Maintenant, je pense qu'il est temps d'aller dîner.

Le maître de maison se leva, imités par les trois autres hommes. Ils se dirigèrent vers la salle à manger.

## CHAPITRE I

Le calme régnait au service des urgences, tous les accidentés de la nuit avaient été traités et il était encore trop tôt pour voir arriver les premiers skieurs malchanceux. Plus aucune ambulance ne stationnait devant les portes d'entrée ni même dans le sas d'accueil. Après les désordres de la nuit, les femmes de ménage s'affairaient pour redonner au hall, baigné dans une lumière diffuse, l'aspect et l'odeur qui siéent à une salle d'hôpital. Le reste du personnel somnolait en attendant la relève.

Soudain, une grosse automobile du genre tout terrain qui ne sert qu'en ville, gravit à vive allure la rampe d'accès au sas et freina brutalement devant la porte d'entrée.

Un brancardier qui s'était assoupi sur un banc de la salle d'accueil, désespéré d'avoir une nouvelle prise en charge quelques minutes avant la fin de son service, se releva brutalement et jeta un regard à l'extérieur afin d'apercevoir les arrivants. Lorsqu'il distingua le conducteur qui descendait du véhicule il fut soulagé.

- Tiens, voilà Bison futé, lança-t-il à l'adresse des autres employés.

Les deux préposées à l'enregistrement des entrants et le second brancardier tournèrent la tête vers la porte dont les vantaux coulissaient déjà pour laisser passer le bison surnommé. Il était énorme, une barrique. Il avançait de son pas chaloupé d'obèse dont le diamètre des cuisses ne permet pas une avancée en droite ligne de la jambe, chaque cuisse devant à chaque pas contourner les rondeurs de l'autre. Il soufflait comme à son habitude, trimbaler 130 kilos tout au long d'une journée demandait un effort considérable. D'ailleurs, malgré l'heure matinale, l'homme ruisselait de sueur, son col de chemise en épongeait une grande partie et en gardait la trace, ou celle de la veille peut être ?

Mais ce matin-là, l'attention du personnel, et surtout celle des deux brancardiers, ne s'attarda pas sur celui qui avait été nommé Bison futé. Dans son sillage s'avancait une jeune fille d'une vingtaine d'années.

- Je vous présente Magali qui est en stage au journal. Elle m'accompagne durant quelques semaines et va même me remplacer lorsque je vais partir en vacances.

- Comment ça Bison Futé, tu pars encore en vacances ? Ca ne fait pas trois mois que tu es revenu d'Espagne, t'as la belle vie toi ! lança le brancardier qui le premier les avait repéré.

- Bob, je m'appelle Bob, je t'ai dit cent fois de ne pas m'appeler Bison Futé.

- Tu ne vas pas nous la refaire tous les jours, si on t'appelait plus Bison Futé tu croirais qu'on est fâché. Mais c'est bien que tu partes en vacances, surtout quand tu te fais remplacer. Même, tu devrais partir et te faire remplacer plus souvent !

Il se tourna vers la jeune femme et lui délivra un grand sourire dévoilant des dents jaunies par le tabac :

- Bonjour Magali, moi c'est Roland et mon pote c'est Sébastien. T'as quelque chose de prévu ce soir ?

- Oui, je dîne au restaurant avec mon fiancé.

- Si jeune et déjà fiancée ! Un autre jour alors, ton fiancé ne t'emmène pas au resto tous les soirs ?

- Il arrive que je sois disponible certains jours, mais vous certainement pas, rétorqua Magali en pointant du doigt l'alliance qui ornait l'annulaire de Roland.

Roland marqua un temps d'hésitation, malgré son air timide et réservé elle avait du répondant la petite.

- Ma femme et moi on ne s'entend plus, on va divorcer.

Magali coupa net :

- Et moi je vais me marier. Et elle lui tourna le dos pour rejoindre Bob qui s'était désintéressé de l'échange et s'entretenait avec une des hôtesse d'accueil, de façon toute aussi entreprenante que le dénommé Roland envers Magali :
- Bonjour ma jolie, tu as bien fait de couper tes cheveux, ça te rajeunit de dix ans. Lorsque tu sors avec ta fille, on doit te prendre pour sa sœur aînée.
- Allez, arrête tes boniments. Je suppose que tu viens pour l'accidenté de cette nuit ?
- Tout juste, c'est quelle chambre ?
- La 412. Mais ça m'étonnerait qu'on te laisse l'approcher, il avait l'air plutôt mal en point lorsqu'ils l'ont amené. Pas vrai Roland ?
- Oui, répondit le brancardier. J'ai même cru qu'il était déjà passé. J'étais prêt à le conduire direct à la morgue mais l'interne a dit qu'on allait l'opérer immédiatement et qu'il avait une petite chance de s'en sortir.
- Il est revenu de la salle d'op, demanda Bob.
- Oui il y a quelques minutes, c'est moi qui l'ai remonté. Je ne voudrais pas te gâcher l'article mais il n'est pas bavard. Même que je ne crois pas qu'il parle avant un bon bout de temps, on a l'impression qu'on l'a trempé tout entier dans une gâchée de plâtre.
- À part lui, il y a qui là-haut, de la famille ?
- Ses enfants viennent juste d'arriver, mais ce n'est peut-être pas le bon moment pour une interview, insista l'hôtesse.
- On va se rendre compte par nous-mêmes. Merci du renseignement ma belle et à bientôt.

Bob entraîna Magali vers les ascenseurs.

- Tu vois, le seul vrai secret de la réussite dans ce putain de métier c'est les contacts. Il faut se faire des copains et des copines de partout : commissariats, hôpitaux, bistrot, commerces, palais de justice, mairies. Mais toujours les petits employés. Déjà parce que ça coûte moins cher de graisser la patte à un salarié du bas de l'échelle plutôt qu'à un haut responsable et ensuite parce que le petit sans grade c'est lui qui se tape le boulot, alors il sait souvent plus de choses que son patron. Hier encore c'est un employé des Pompes Funèbres qui m'a appris ce que tu as peut-être lu dans le canard d'aujourd'hui : Le mort, Lucien De La Festinière, a légué toute sa fortune à un gamin de quatre ans dont il est le père. L'employé a entendu les fils et filles légitimes se lamenter sur leur sort durant toute la cérémonie. Il m'a appelé dès la fin des obsèques et j'ai pu faire une rapide enquête qui m'a confirmé que le gamin était bien son fils reconnu. La mère, c'est l'infirmière à domicile qui s'occupait du vieux. Ca fait du bruit dans Landerneau mon papier d'hier. Sans les fines oreilles de mon ami Adrien, et surtout sans les quelques bonnes bouteilles que je n'oublie pas de lui apporter pour son anniversaire et à la nouvelle année, pas d'information. Et pas d'information, pas de papier. Et un journaliste qui ne produit rien ne le reste pas longtemps.

Magali écoutait sans rien dire. Elle se faisait une autre idée du métier de journaliste. D'ailleurs elle n'arrivait pas à donner ce nom à ce que faisait Bison Futé, les chiens écrasés, les ragots de quartier et les rumeurs nauséabondes, les accidents, les suicides, les mariages et les divorces des personnalités locales, tout cela n'avait rien à voir avec le journalisme dont elle rêvait, c'était de la collecte d'informations banales retranscrites pompeusement pour remplir les pages internes du quotidien régional. Non, ce qu'elle voulait c'était parcourir la planète, montrer la misère et la famine, dénoncer les dictatures, fustiger les profits indécentes, tenter de rendre ce monde meilleur. Elle y pensait encore lorsqu'ils atteignirent la chambre 412.

Bob s'arrêta sur le pas de la porte et la poussa légèrement.

- Écoute, ça pleure dans cette chambre.

Magali passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et vit effectivement une jeune fille qui sanglotait près du lit ou était allongée une forme totalement recouverte de pansements ou de plâtre. Des quelques endroits laissés libres sortaient des tuyaux et des sondes reliés à divers appareils qui entouraient le lit. Près de la fenêtre, assis sur une chaise, un jeune homme pâle observait fixement le gisant.

Magali se tourna vers Bison futé et lui dit :

- Allons-nous en, laissons ces gens tranquilles.
- Tu veux rire ma poulette, c'est notre scoop de la journée. Encore un bon père de famille qui devient un incorrigible Fangio dès qu'il se retrouve derrière son volant. Seulement il est sur une route, pas sur un circuit, et il est Monsieur Tout-le-monde, pas un pilote de course. Et donc ça se termine dans le ravin. Alors si on veut que nos lecteurs s'intéressent à nos articles il y faut de l'émotion, pas une simple description de ce qu'ils peuvent voir tous les jours à la télévision, et même parfois en direct sur leur trajet quotidien. Lorsque les traces de freinage s'arrêtent brutalement sur l'autoroute on est déçu, mais si au bout de ces traces il y a une rambarde enfoncée ou mieux, de la sciure qui recouvre on ne sait quel liquide répandu sur la chaussée, on s'intéresse. Et si en plus il y a encore la ferraille, les gens hagards, les gosses qui braillent et même un chien qui hurle, alors là ça devient vraiment passionnant.
- C'est horrible !
- Mais qu'est-ce que tu crois, c'est ça qui fait vendre. Parmi tous ceux qui ont vu l'accident, qui habitent à proximité ou qui connaissent les victimes il y en a un sur deux qui va vouloir en savoir plus et qui, pour ça, va acheter le journal et va se taper tous les journaux télévisés régionaux pour savoir si on en parle. On vit dans un monde de voyeurs obscènes.

Et Bob poussa carrément la porte et entra dans la chambre. La jeune fille près du lit tourna la tête vers ce visiteur inconnu, le jeune homme se leva de sa chaise. Avant que l'un ou l'autre puisse parler Bob s'adressa à ce dernier :

- Bonjour, je m'appelle Robert Malain, journaliste, voici ma carte. Et voici Magali – il marqua un temps d'hésitation et comme il ne se rappelait plus son nom de famille il poursuivit – c'est une stagiaire. On aimerait savoir ce qui s'est passé, c'est votre papa l'accidenté ?

Le jeune homme se crispa. Magali crut qu'il allait les mettre à la porte mais il se contint et répondit posément :

- Oui, cet homme est notre père. Mais je ne peux rien vous dire sur son accident, on ne nous a prévenus qu'après son opération et nous ne sommes là que depuis quelques minutes. La seule personne que nous ayons vue est le chirurgien qui l'a opéré. Voyez plutôt les gendarmes qui ont constaté l'accident, ils en savent plus que nous.
- Pouvez-vous m'accorder quelques instants, j'aimerais que vous me donniez quelques informations sur votre papa, insista Bob.
- Non, je n'ai vraiment pas l'envie de parler en ce moment. Soyez gentil, laissez-nous.

Magali sentait que le jeune homme faisait beaucoup d'efforts pour être calme et courtois. Elle prit Bob par le coude et tenta de l'entraîner vers la sortie mais celui-ci fit une dernière tentative.

- Juste une ou deux questions et je vous laisse. J'aimerais simplement savoir si votre père conduisait habituellement vite et si vous pensez qu'il ait pu avoir un peu bu avant de prendre le volant.

Les mâchoires du jeune homme se serrèrent, son regard se durcit, son père était entre la vie et la mort et ce qui préoccupait ce pachyderme c'était de savoir s'il conduisait en état d'ivresse. Il ne put s'empêcher de hausser le ton :

- Sortez immédiatement monsieur... Il n'eut pas le temps de poursuivre, un homme en blouse blanche ouverte sur un poitrail velu, jeune encore mais au visage soucieux et fatigué, venait d'entrer dans la chambre.
- Que se passe-t-il ?
- Bonjour Docteur Dumontel – un coup d'œil rapide sur le badge accroché à la blouse lui avait appris le nom du médecin — je suis Robert Malain, journaliste. Je voulais juste avoir quelques renseignements sur l'accident dont a été victime le papa de ces jeunes gens.
- Je n'ai aucune information sur les causes de la sortie de route de Monsieur Langlois. Ses enfants, qui sont arrivés depuis seulement quelques minutes, en savent encore moins. Et cette chambre est celle d'un homme qui sort de salle d'opération et qui a avant tout besoin de silence et de calme. Le ton, posé jusqu'alors, monta de quelques décibels : Alors vous allez me foutre le camp d'ici sur le champ.
- Bon, pas la peine de hurler. Allez viens poulette, on s'en va.

Magali jeta un regard désolé vers le fils au bord des larmes. Elle aussi sentait sa gorge se nouer, elle avait honte d'avoir dû partager ce harcèlement odieux. Heureusement elle n'aurait plus à subir longtemps ce binôme, le journaliste partait bientôt en congés.

Dès qu'ils furent sortis de la chambre Bob sorti son téléphone portable et composa un numéro. Il n'eut pas le temps d'attendre qu'on décroche que la voix tonitruante du docteur Dumontel, qui était sorti pour s'assurer que les intrus quittaient bien les lieux, emplit le couloir :

- Monsieur le journaliste, vous allez m'éteindre ce téléphone immédiatement, il est interdit de se servir d'un portable à l'hôpital.

Bob rangea son téléphone et prononça à voix basse quelques mots que Magali ne put saisir, mais ce n'étaient probablement pas des amabilités.

Une fois à l'extérieur Bob ressortit son portable et put obtenir son correspondant. La jeune fille, restée à quelques mètres, contemplait les sommets enneigés qui cernaient la ville. C'était beau, calme et reposant. Ne plus penser à ce rôle misérable que venait de lui faire tenir ce gros porc qui, à l'abri du bruit de la rue sous un porche, enchaînait les coups de téléphone !

Lorsqu'il en eut terminé il revint vers elle et dit :

- On va à l'hôtel de police. Peut-être que là on aura plus de renseignements ?